

Duquesne University

## Duquesne Scholarship Collection

---

Anthologie Spiritaine

Anthologie Spiritaine

---

6-27-2008

### 10. En chemin vers Rome dans l'angoisse de l'inconnu; à Samson Libermann

Christian de Mare CSSp

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

---

#### Repository Citation

de Mare, C. (2008). 10. En chemin vers Rome dans l'angoisse de l'inconnu; à Samson Libermann.  
Retrieved from <https://dsc.duq.edu/anthologie-spiritaine-french/32>

This Chapitre I is brought to you for free and open access by the Anthologie Spiritaine at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Anthologie Spiritaine by an authorized administrator of Duquesne Scholarship Collection.

**En chemin vers Rome  
dans l'angoisse de l'inconnu  
à Samson Libermann <sup>1</sup>**

*Libermann a quitté Rennes le 1<sup>er</sup> décembre 1839 malgré la vive opposition de M. Louïs de la Morinière<sup>2</sup>. Il est décidé à se rendre à Rome avec M. de la Brunière pour y faire la lumière sur son projet de l'« Œuvre des Noirs ».*

*Il ne fait que passer par Paris pour voir M. Pinault. Le 7 décembre, il arrive à Lyon et le 8, il peut faire le pèlerinage à Notre-Dame-de-Fourvière où il reçoit une grâce de force et de paix.*

*Quatre jours après, il écrit à son frère Samson, médecin à Strasbourg, pour l'informer sur sa situation. Cette lettre importante réaffirme la conscience qu'il a d'obéir à la volonté de Dieu, en prenant une décision si incompréhensible et si hasardeuse pour son avenir. Nous la donnons en entier, sans l'ajout au post-scriptum qui introduisait une lettre à sa nièce. Dans Notes et Documents, le P. Cabon corrige la date du 10 des Lettres spirituelles pour le 12 décembre.*

<sup>1</sup> L.S. II, pp. 299-303 et N.D. I, p. 672.

<sup>2</sup> Supérieur général des eudistes.

Vivent Jésus et Marie !

Lyon, le 12 décembre 1839

Mon très cher frère et ma très chère sœur,

Vous allez être surpris de recevoir de moi une lettre datée de Lyon. Il y a là, en effet, quelque chose d'étonnant, et je ne m'y serais pas attendu l'an passé. Donnez votre esprit et votre cœur à Notre-Seigneur, et ne jugez ni n'examinez pas les choses selon l'esprit du monde, autrement vous aurez une très grande affliction à mon sujet. Mais si vous voyez les choses en Dieu, vous n'aurez aucune peine à vous tranquilliser sur mon compte, et vous finirez par entrer dans une véritable joie intérieure. Je désirerais bien vous dire au juste où en sont les choses, mais le bon Dieu ne le veut point ; il faut donc que je me taise et que vous vous contentiez de rester dans l'incertitude.

J'ai quitté Rennes pour toujours. C'est une grande imprudence – pour ne pas dire une folie selon tous ceux qui jugent des choses en homme de ce monde. J'avais là un avenir certain –, j'étais sûr d'avoir de quoi vivre, et d'avoir même une certaine existence honorable. Mais malheur à moi si je cherche à être à mon aise sur la terre, à vivre honoré et estimé. Chers amis, souvenez-vous d'une chose : cette terre passe, la vie que nous y menons ne dure qu'un instant. Quand notre chair est pourrie dans le tombeau, il nous est entièrement indifférent d'avoir mené une vie commode sur la terre ; notre éternité n'en sera pas plus heureuse. Je comprends que les heureux de ce monde, ceux qui ne voient que la terre, ceux qui ne veulent que les jouissances sensuelles, cherchent toujours à mener une vie commode et aisée, une vie honorable, mais une âme chrétienne, une âme sacerdotale, une âme dévouée à Notre-Seigneur et à son unique gloire doit compter la commodité ou le malaise, l'honneur ou le mépris comme des choses nulles et indifférentes. Pourquoi voudrais-je avoir une vie aisée sur la terre, sinon par amour pour moi-même ? Donnons-nous à l'amour de Jésus et non pas à l'amour de nous-mêmes. Si je suis accablé de tous les maux imaginables pendant tout le temps que j'ai à traîner ma chair de corruption sur cette terre de malheur, qu'est-ce que cela me fait, pourvu que je sois à Dieu et que je le serve

selon son saint amour ? Et quel état plus favorable que celui des croix, des privations, des peines et des afflictions de tout genre, pour vivre de cette vie d'amour ?

J'ai quitté Rennes. Je n'ai plus aucun homme ni aucune créature sur la terre en qui je puisse mettre ma confiance. Je n'ai rien, je ne sais ce que je deviendrai, comment je pourrai seulement vivre et exister, je mènerai une vie méprisante, oubliée, négligée, perdue selon le monde. Je serai désapprouvé par un grand nombre de ceux qui m'aimaient et m'estimaient auparavant, je serai peut-être traité comme un insensé, comme un orgueilleux, méprisé, persécuté même. Et qui me donnera en retour quelque consolation sur la terre ? Je suis donc un homme perdu, malheureux pour toute ma vie. La chair ne fait que raisonner de la sorte, là où elle est la maîtresse ; mais voulez-vous être des hommes de chair ? Si je ne puis plus mettre aucune espérance dans la boue et le fumier, dans l'ordure et la pourriture humaine, quel malheur vraiment ! Ne faut-il pas faire des lamentations éternelles pour cela ? [...]

Très chers amis, reconnaissez que nous avons un Père dans le ciel, le très grand et très adorable Seigneur Jésus, et une Mère très grande et très admirable, qui n'abandonneront point ceux qui se livrent à corps perdu pour leur gloire et leur amour. N'ayez donc ni crainte ni défiance, reconnaissez que je suis l'homme le plus heureux du monde, parce que je n'ai plus que Dieu seul, avec Jésus et Marie ; je suis déjà dans le ciel, tout en vivant encore sur la terre. S'il plaît à Dieu de me faire mener une vie dure et affligeante, tant mieux ; il me donnera sa force et son amour, et c'est tout ce qu'il me faut. Toute mon espérance est en Jésus et en Marie, et ce doit être là aussi toute la vôtre.

Mais voilà bien des mots, et je n'en viens pas au fait ; c'est précisément ce qu'il faut. Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que vous ne devez en rien vous inquiéter de moi. Regardez-moi comme un homme mort et enterré ; priez Dieu pour le bien de mon âme et pour l'accomplissement de sa très sainte volonté. Je ne puis pas vous faire connaître ce que le bon Dieu demande de moi pour le moment, je vous dirai seulement que je poursuivrai ce qu'il lui a plu de m'inspirer dans sa bonté infinie, et que je mets ma confiance en lui. Je crois que le temps de

m'expliquer n'est pas venu ; ne m'en voulez pas pour cela, je vous en prie par l'amour que vous portez à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère. Sa volonté est que je me taise. D'ailleurs, ce n'est pas dans une lettre que ces choses peuvent se dire. Plus tard, je vous donnerai de mes nouvelles, ce sera peut-être au bout d'un temps considérable, ainsi ne vous inquiétez pas si je tarde à vous écrire. Du reste, je ne désespère pas de vous voir d'ici à deux ans ; je crois même que cela se fera. Tenez-vous donc tranquilles et donnez-vous de plus en plus à Dieu ; vivez avec ferveur et amour comme de vrais enfants de Jésus et de Marie, dans l'amour desquels je suis tout vôtre.

P.-S. : J'embrasse de tout mon cœur tous les enfants. Je recommande très particulièrement à Marie<sup>3</sup> de ne pas trop s'affliger de tout ce que je dis dans cette lettre, de prier beaucoup la très sainte Vierge, et de demander en particulier que je vienne vous voir d'ici à dix-huit mois ou deux ans. Je désire beaucoup qu'en attendant elle s'applique à la pratique des vertus chrétiennes.

### ***F. Libermann***

---

<sup>3</sup> Voir index.